

La reconquête des ruines urbaines

J.R. Mazaud, architecte

Les constructions devenues ruines ont toujours fasciné. Découvrir au détour d'une promenade à ROME, un soubassement constitué de parcelles d'histoire que peuvent être des fragments de sculpture ou bien des éléments de construction dont les matériaux ne sont plus courants depuis bien longtemps, nous transporte, transpose à d'autres époques et nous font sentir ce que l'on doit à la civilisation.

Les pierres ne deviennent « vieilles » que si elles ont été choisies, assemblées, organisées. Pour qu'elles puissent accéder au statut de patrimoine, il leur faut un auteur : l'homme. L'œuvre du temps n'est qu'une conséquence qui nous permet d'externaliser notre mémoire à l'infini. Les ruines auraient donc ce pouvoir, de contenir plus que la réalité, d'organiser une médiation entre passé et présent et pourquoi pas entre présent et futur grâce à un élan que l'on pourrait provoquer et peut être même contrôler.

Dès lors il devient captivant pour l'architecte que je suis d'identifier les énergies liées aux ruines.

J'aurais donc été confronté au pouvoir des ruines sans, je l'avoue, leur avoir reconnue la vertu de lancer ces défis si précieux.

En m'imposant cette réflexion sur « patrimoine de ruines et médiation », c'est une relecture de mon métier que je dois aux rencontres patrimoniales de Périgueux.

Je me souviens, étudiant en première année à l'école nationale supérieure des Beaux arts de Paris, section architecture, avoir décidé de partir découvrir la vallée des bouddhas à Bamyan en Afghanistan, sur les conseils de l'un de mes aînés, n'envisageant à aucun moment d'apprendre ce métier sans avoir au préalable « roulé sa bosse aux quatre coins du monde ». Décidé à surprendre mon maître, j'allais me retrouver, sans quasiment de transition, confronté à l'un des plus grands contrastes possibles : Bamyan – Manhattan. C'était il y a trente cinq ans.

Des deux côtés aujourd'hui, ce ne sont que ruines : ruines de guerre. Le World Trade Center n'a pas mieux résisté aux avions pilotés par Ben Laden que les bouddhas millénaires pilonnés par les Talibans. Si, en plein cœur de New York, le désormais bien nommé « Ground Zero » (l'on pourrait dire « degré zéro » de la civilisation) doit être l'occasion de dresser le Mémorial du début de ce millénaire, il n'en est pas de même dans cette vallée perdue entre les montagnes rouges et les lacs de Band e Amir, où les falaises désormais orphelines de leurs dieux illustrent magistralement la face noire, celle de la faillite du deuxième millénaire, incapable d'avoir pu réconcilier les religions.